



«A L'HÔPITAL, ON NOUS A CRIÉ : "NO PLACE"»

Quand Mathieu Pernot a cherché un migrant qui puisse écrire le récit de son voyage, l'association Français langue d'accueil l'a mis en relation avec Mohammad Jawad Alizade, un jeune Afghan «qui aime écrire et n'a pas peur de prendre la parole». Résultat, quinze pages d'une écriture régulière qui racontent un interminable périple de Kaboul à Paris.

«En ce moment, j'ai un récépissé de demande d'asile, valable quatre mois et renouvelable. Je suis passé il y a quelques jours devant une commission de l'Ofpra [l'Office français de protection des réfugiés et des apatrides, ndlr] pour obtenir le droit d'asile en France. J'aurai une réponse d'ici un mois. En Iran, j'avais appris l'anglais à l'école. Ici, j'ai appris suffisamment de français pour me faire comprendre et aider d'autres réfugiés dans les administrations ou les hôpitaux. Je sers donc d'interprète aux Afghans et aux Iraniens (le dari, ma langue maternelle, est une variante du persan parlé en Iran).

A gauche: Photos prises durant 2009, au bord du canal Saint-Martin à Paris. En haut à droite: Le cahier dans lequel Jawad, 26 ans, a écrit le récit de son périple de Kaboul à son arrivée à Paris, en 2010.

Ombres de «Migrants»

En montrant des corps endormis dans les rues de Paris et des pages écrites par de jeunes réfugiés afghans, le photographe Mathieu Pernot met en forme un récit d'exil.

Par NATALIE LEVISALLES et BRIGITTE OLLIER Photos MATHIEU PERNOT GALERIE ÉRIC DUPONT

Nul ne sort indemne de la vision des «Migrants», série de Mathieu Pernot réalisée durant l'été 2009 près du square Villemain, au bord du canal Saint-Martin à Paris. Les Afghans appellent ce quartier «le petit Kaboul»: c'est l'endroit où ils se retrouvent quand ils débarquent à Paris.

«Le dernier moment d'évasion»

Mise en forme du récit d'un exil, ce travail frappe par sa rigueur. Pas de voyeurisme, aucun sentimentalisme, il s'agit ici, avec les neuf photographies exposées sur les cimaises, de «restituer une histoire et de produire un document». «Je voulais qu'on soit dans le silence et la non-visibilité, pas dans le commentaire de l'actualité», dit le photographe, soucieux d'inscrire sa démarche hors de «la violence de cette réalité». C'est finalement après plusieurs tentatives, dont l'une fut d'aller dans la «jungle» de Calais, qu'il comprit comment représenter «ces figures d'une mondialisation inversée». A Paris, dans la lumière incolore de l'aube, avec un appareil numérique, il a photographié des

Afghans assoupis sous leurs couvertures de fortune, parfois juste un drap. On ne voit pas leurs visages, seulement les corps à terre ou sur des bancs: voici des migrants devenus gisants. «Ils m'apparaissent comme des corps qui nous reviennent d'une guerre dont nous sommes acteurs, comme si cette guerre était présente dans nos rues», ajoute Pernot, conscient de montrer ce que chacun peut voir tous les jours à Paris, ou ailleurs. «Ces images sont assez violentes, mais ce sont aussi des moments où ils dorment, des moments d'apaisement. Je ne voulais pas les réveiller, c'est peut-être le dernier moment d'évasion qui leur reste.»

L'histoire de ces migrants, on peut la voir et l'entendre dans les médias, mais Pernot se demande s'il n'y a pas «une forme pour la raconter autrement». Il mettra trois ans à trouver «la bonne personne et le bon support». Il demande à Jawad, un jeune réfugié avec lequel il s'est lié, d'écrire en dari son récit d'exil dans un ancien cahier d'écolier français de la marque Chambord. «Une manière de croiser son histoire avec notre grande histoire.» Il en tire, complétement indispensable à l'exposition, un livre édité avec ses photographies et les mots de Jawad et de Mansour, un autre jeune Afghan. «Ce qui m'intéresse, ce sont des odyssées contemporaines. Ce que dit Jawad de son périple, sa traversée de l'Iran, de la Turquie, de la Grèce... c'est Homère. On est dans cette dimension du mythe.» Les photos de

corps allongés, il les a montrées à Jawad «en craignant qu'il les trouve dures». En fait, le jeune homme a une photo identique de lui-même prise par un copain avec son téléphone pendant qu'il dormait! «J'ai trouvé ça troublant, émouvant, il fait la même chose que moi, dit Pernot. Moi qui travaille toujours dans la marge, c'est la première fois que j'ai trouvé un tel niveau d'échange et de compréhension.»

Mémoire au grand jour

Avec les «Migrants», Mathieu Pernot poursuit son idée d'une photographie engagée qui s'essaie à instruire au-delà du constat. Né en 1970 à Fréjus (Var) et formé à l'école d'Arles, l'auteur de Hautes Surveillances (sur la prison, Acte Sud, 2004) appartient à une génération qui fouille la mémoire et l'ouvre au grand jour, même en cas d'amnésie générale. Témoin, sa recherche sur le camp de Salières, «camp de concentration pour nomades» créé en Camargue par le gouvernement de Vichy en 1942. Auparavant, en 1999, il avait publié Tziganes (Actes Sud, 1999), portraits de Bietschika Gorgan et de sa famille. Dans la préface, il écrivait: «La seule chose que j'aimerais vraiment communiquer, c'est le sentiment de la vie.»

MIGRANTS de MATHIEU PERNOT Galerie Eric Dupont, 75003. Jusqu'au 20 octobre. Rens.: 01.44.54.0414. A lire: les Migrants, éd. Gwinzegal.

Recueilli par N.L.